

Édités par Marie-Claire Ferriès, Maria Paola Castiglioni et Françoise Létoublon

*Forgerons, élites
et voyageurs
d'Homère à nos jours*

Hommages en mémoire d'Isabelle Ratinaud-Lachkar





Avant-propos

Lorsque ma mère travaillait à son bureau, elle était tellement concentrée que je n'osais pas la déranger. Il m'arrivait de m'adosser à l'encadrement de la porte et de l'observer pendant de longues minutes; elle lisait des livres sérieux, prenait sérieusement des notes, écrivait des articles à propos de choses sérieuses. C'était ma maman-prof.

Quand elle se rendait compte que j'étais là, elle me souriait, devenait ma maman-tout-court et m'invitait à entrer. Son bureau était pour moi un puits de connaissances, un sanctuaire dont elle était la prêtresse. Qu'il s'agisse de littérature, d'histoire, ou de physique, j'avais toujours une réponse à mes questions. Souvent, pour étayer son argumentation, elle me montrait un passage ou une image tirés d'un livre.

Nous passions nos mercredis ensemble. Si je m'ennuyais, j'allais dans son bureau et lisais ce qui me tombait sous la main, ou ce qu'elle me proposait: des copies, des livres (*L'Odyssée*, les résultats de fouilles de Schliemann en Asie Mineure, etc.) ou des articles. C'est ainsi que je découvris «Le sacrifice d'Iphigénie», un texte tiré d'*Iphigénie en Tauride* ou d'*Iphigénie à Aulis* qu'elle allait donner à ses élèves. Sans avoir eu de cours d'anglais, je lus partiellement en anglais un livre sur Artémis. À cinq ans, ma mère m'apprit à compter en Grec ancien; en 6^e, je savais qui était Homère, et surtout qui il n'était pas; de même je savais que l'architecture grecque ne possédait pas trois, mais deux ordres distincts: ionique et dorique. Tels étaient mes mercredis.

La première fois que nous sommes allés tous les quatre en Grèce, notre premier arrêt fut Olympie. Là-bas, comme à chaque occasion, j'eus droit, étant curieuse et attentive, à de longs exposés passionnants, ponctués d'anecdotes sur les dieux et les hommes. Ma mère avait le don de faire revivre les ruines par ses récits détaillés



et vivants. Mon imagination faisait le reste. Ainsi sous mes yeux les Grecs marchaient et discutaient, suivaient des processions; des athlètes s'entraînaient; des enfants accompagnés de leur précepteur allaient au gymnase.

Quand on me demandait ce que faisait ma mère (le terme d'histoire ancienne étant trop vague à mon goût), je répondais qu'elle travaillait sur Homère, les trépieds d'époque géométrique (très important le « d'époque géométrique »; je ne savais alors pas précisément quand se situait cette période, mais ce n'était pas grave), et aussi sur Argos. Avec fierté, j'annonçais qu'il y avait peu d'experts sur Homère dans le monde, et que ma mère en faisait partie.

Professeur et chercheuse assidue, ma mère, à la seconde tentative avait été acceptée à L'IUUF en tant que membre junior. Lorsqu'elle avait lu l'e-mail qui lui annonçait la nouvelle, elle avait été surexcitée pendant plusieurs jours comme une gamine. L'événement avait été fêté avec les « filles » et accompagné de champagne.

Sa recherche faisait partie de mon quotidien. J'ai grandi parmi les héros de l'*Iliade* et les petits chevaux servant d'anse aux trépieds, les livres et les copies d'étudiants, les soupirs et les rires en lisant ces dernières. Il n'y a pas de mots assez forts pour exprimer l'importance de ce que m'a mère m'a apporté pendant toutes ces années. Je lui si reconnaissante de ce que je suis devenue aujourd'hui par ses soins! Mon souhait est d'atteindre, un jour, un tel mélange savant d'intelligence, de perspicacité, de passion enthousiaste et de joie de vivre.

Je me souviendrai toujours de son sourire malicieux sur son visage et de son rire, comme lorsqu'elle rapportait aux « filles » la dernière perle trouvée dans une copie.

Comme le chantait Barbara :

Une petite cantate

[...]

Monte vers toi

Une petite cantate

Que nous jouions autrefois

Seule, je la joue, maladroite

Cette petite cantate

N'était pas si maladroite

Quand c'était toi

Les notes couraient faciles

Heureuses au bout de tes doigts

[...]

Je te revois souriante

Assise à ce piano-là

[...]



qu'elle est difficile
Cette cantate sans toi
 [...]
 Cette petite cantate
Qui monte vers toi

Mais comme elle le chantait aussi :

La joie de vivre
La joie de vivre
Oh, viens la vivre
Ta joie de vivre

La joie de vivre, c'est ce que Maman voulait par-dessus tout, pour nous tous, au quotidien, et je m'efforce de l'appliquer en pensant à elle.

Margot

Et... Je me souviens de l'entrée de la Grèce dans ma vie. Cette date se confond avec notre rencontre. Tu étais déjà passionnée!

Je me souviens : tu étais partie à l'EFA, début novembre 1989. L'Internet n'existait pas alors et le facteur m'apportait tes lettres. Elles parlaient, entre autres, de ton émerveillement devant la bibliothèque, de tes rencontres aux moments des repas, des tavernes ou de tes explorations de la ville d'Athènes.

Tu m'emmenas, plus tard, découvrir ce pays que tu chérissais. Nous allâmes même à Argos où tu essayas de me faire voir ce que toi tu voyais... Je ne suis pas sûr que tu y sois arrivée! Mais je me souviens que mon savoir-faire dans la cueillette et l'ouverture des figues de Barbarie y fut apprécié!

Les années passant, ta passion ne s'est pas émoussée, bien au contraire. Tu partis à plusieurs reprises, me laissant avec Margot d'abord, puis avec Yannis également. Cela t'était douloureux mais impérieux : la bibliothèque de l'EFA était la plus forte!!! Tu en revenais plus lumineuse, plus enthousiaste même.

Les dernières années de ta vie, malgré la maladie, malgré ce cancer qui t'a emportée, ces dernières années, donc, t'ont permis d'autres séjours d'études, un colloque à Ithaque. Ah, Ithaque! À chacun de tes retours, tu en revenais transformée, la maladie avait été reléguée au fond de toi.

Depuis ta mort ce 28 mars 2009, la vie n'a plus le même goût.

Avec les enfants nous sommes retournés en Grèce. Ils ont découvert Athènes, Athènes, que tu explorais, est un peu à eux maintenant. Ils y retourneront, moi, je ne sais pas...



Je vais laisser la place maintenant à la science, me faire discret.
Je ne suis pas loin malgré tout.
Tu es proche quoi qu'il en soit.
La vie déroule son chemin. Chemin chaotique parfois, mais j'avance!
C'est ce que tu voulais.

Au revoir ma Belle, mon Isabelle.

Pierre



Introduction

En 2007-2008, Isabelle Ratinaud-Lachkar avait soumis une candidature à l'Institut universitaire de France sur le thème des métaux dans la Grèce archaïque, et le jury international de cette institution retint son dossier. Elle fut présentée comme membre junior en novembre 2008, alors que la maladie avait déjà repris. Le projet était prometteur, et les spécialistes regretteront à juste titre que l'œuvre qu'elle avait conçue ne vît pas le jour. Elle y a travaillé intensément. Cette entreprise ébauchée, après son décès, nous a donc donné une sorte de mission, à la fois agréable et douloureuse, celle de travailler sur les thématiques qui l'avaient inspirée. Les travaux réunis ici n'ont certes pas l'ambition de son projet, mais témoignent du rayonnement à la fois de sa personne et de sa recherche, de la passion qui l'animait et qu'elle savait communiquer à ses étudiants et à ses collègues. Nous avons, chacun à notre manière, voulu montrer combien autour d'elle nous ressentions l'importance de ses exigences de méthode, que nous ayons travaillé avec elle dans un domaine voisin ou au contraire dans une aire de recherche différente.

Le titre de ce recueil, *Forgerons, élites et voyageurs*, s'inscrit dans cette logique et embrasse une période immense, des temps homériques à nos jours, autrement dit, pour notre part d'Occident, presque toute l'histoire. Non content de passer outre les périodes légitimées par une longue tradition historiographique, ce volume regroupe des contributions ressortissant à des disciplines multiples, archéologie, littérature ancienne, histoire et histoire de l'art, et qui abordent, par divers biais, quatre thèmes principaux, le métal et ses activités, les élites, les villes, les échanges culturels et les voyages. Une telle diversité peut-elle être justifiée ?

Ce foisonnement prend sa source dans le projet de recherches qu'Isabelle avait présenté en 2007. En effet, elle avait souligné que les métaux, leur travail, leur utilisation, leurs échanges offraient le moyen de comprendre les sociétés de l'époque



géométrique, période jadis qualifiée d'obscur, maintenant mieux éclairée. Cette thématique, rappelait-elle également, exigeait de combiner plusieurs approches méthodologiques : celles de l'archéologue et de l'historien mais tout autant celles de l'anthropologue et du philologue, sans compter le recours aux sciences dures pour le matériau lui-même. Pour elle, suivre la piste des métaux permettait de comprendre les dynamiques des sociétés concernées, l'ampleur de leurs échanges et de leurs inspirations mutuelles, leurs mutations et renouvellements techniques et anthropologiques, ainsi que de saisir, même fugacement, leur imaginaire et leurs représentations. D'une certaine manière c'est Hésiode qui clôt l'époque géométrique et c'est avec les métaux, classés par ordre décroissant or, argent, bronze et fer, qu'il désigna les âges de l'humanité. Isabelle se proposait par le biais des métaux d'éclaircir le lien avec Homère. C'est cette impulsion que suivent les contributions de Françoise Létoublon, qui fait un parallèle avec les énumérations de métaux dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et de Sylvie Rougier-Blanc qui en offre un autre versant en s'attachant à l'usage de ceux-ci dans l'architecture décrite par ces poèmes.

En s'attachant également aux vestiges concrets, aux *realia*, Isabelle avait insisté sur l'importance de l'étude systématique des milliers d'objets métalliques, les chaudrons, les hydries et les trépieds, qui constituaient un des legs les plus tangibles de l'époque géométrique. Elle avait aussi démontré qu'il était nécessaire pour l'historien de s'approprier la culture matérielle au même titre que les textes. En ce sens, Gunnel Elkroth explore les liens possibles entre la luxueuse vaisselle votive métallique et les cratères miniatures en céramique à protomés féminins retrouvés dans les sanctuaires archaïques de la plaine argienne. L'étude de ces modestes figurines montre l'existence d'un modèle commun, quel que soit le lieu de découverte ; un faisceau de présomptions oriente l'auteur pour une localisation de l'atelier dans la plaine de Berbati. Aux côtés des superbes réalisations métalliques destinées à être utilisées dans les grands sanctuaires panhelléniques, les miniatures argiennes commémorent symboliquement une pratique locale de la religion : les repas rituels accomplis en l'honneur des dieux. La coexistence de ces deux dépôts rappelle à l'historien que les sanctuaires rassemblaient et représentaient toutes les strates de la société dès leur création, précisément à l'époque géométrique.

Annie Verbanck-Piérard, partage avec Isabelle l'intérêt pour le trépied, magnifique artefact qui devait à ses valeurs matérielle et technique de figurer au sommet de la hiérarchie des objets métalliques de l'époque géométrique. Pourtant, les trépieds d'Annie Verbanck ne sont pas d'airain sonnante : ils figurent sur des vases de céramique aux côtés d'Héraklès, dont ce n'est pas un attribut traditionnel. Analysant le rapport entre les valeurs associées au dieu comme à l'objet, elle restitue la richesse sémantique du trépied que l'on reçoit comme prix de sa valeur dans les grands concours et qui, de ce fait, est lié à l'exploit, l'intégration des jeunes dans la cité,



les fêtes et les sacrifices, l'apothéose. Cette conclusion ouvre de nouvelles pistes d'interprétation de scènes jusque-là négligées.

Comme l'étudie Gwenola Coga, le trépied n'est pas le seul des *athla* et les hydries constituent aussi un marqueur des grands concours panhelléniques du Péloponnèse. Cette dernière démontre aussi que l'hydrie remise comme prix de la valeur est un objet aux significations multiples, qui témoigne de la célébrité de l'*agôn*, du savoir-faire de la cité qui l'a produite, autant que des mérites du vainqueur, mais dont la similarité avec les hydries retrouvées dans un contexte religieux ou funéraire montre que le message ne s'arrête pas là : ce récipient doit accompagner les grandes mutations de l'existence, le mariage et la mort. Ainsi les objets métalliques offrent une vision privilégiée des sociétés grecques des époques archaïques et classiques.

Le métal n'a cessé de jouer un rôle, même dans des époques où il n'était plus une caractéristique technique fondamentale. L'or corrompteur et le luxe des objets précieux sont ainsi investis d'une fonction profonde dans le théâtre de l'Athènes classique, comme le rappelle Noémie Villacèque. Catalyseur du drame, chargé d'érotisme mais aussi instrument d'aveuglement à la séduction fatale, l'objet métallique précieux participe à une condamnation morale de la richesse et de la démesure individuelles. Dans cette culture populaire, la seule richesse admise et célébrée est collective, c'est celle de la cité, d'Athènes aux riches filons d'argent. Selon Marie-Claire Ferriès et Julie Dalaison, dans la Rome de la fin de la République et du début de l'Empire, alors que les métaux sont présents dans la vie quotidienne des plus pauvres, la vaisselle métallique précieuse joue toujours son rôle de marqueur sociologique et peut devenir un outil politique, soit par son usage soit par le message de son décor. Quinze siècles plus tard, dans les cabinets de curiosité des princes allemands, les objets métalliques, ceux qui rappellent l'Antiquité, médailles, bronzes, ou ceux qui exaltent l'art de l'orfèvre, figurent en première place dans le processus de légitimation et de sacralisation du monarque et de son patrimoine. Enfin, à l'âge, non plus du fer mais de l'acier, l'activité sidérurgique reste une clef pour comprendre la croissance et le déclin tant économique que politique d'une société de montagne et de ses dirigeants, comme l'a montré Pierre Judet pour la Haute-Maurienne minière et industrielle. La pesanteur des structures d'exploitation, le décalage technique et l'immobilisme des dirigeants ont empêché la vallée de prendre le tournant de l'électro-metallurgie et ont précipité sa récession inéluctable. Cela confirme pour d'autres périodes cette affirmation d'Isabelle dans son projet de recherches : « expression de l'élite, le métal traverse les siècles ».

En effet, un des axes selon lesquels elle comptait orienter son analyse consistait dans les représentations et les manifestations de puissance de ceux qui dominaient par la richesse et le pouvoir cette époque charnière de l'histoire grecque. En dehors



du métal, les pratiques funéraires entendues au sens large¹ constituent une approche fructueuse pour en saisir les hiérarchies. C'est ainsi qu'Olivier Mariaud confronte les données de l'archéologie avec l'*Iliade* et l'*Odyssee*, poèmes où le taux de mortalité des personnages est remarquablement élevé. Il cherche à déterminer si la gradation des pratiques mises en œuvre crée une aristocratie dans la mémoire collective ou, au contraire, reflète une hiérarchie préexistante. La réponse est nuancée, car il met en évidence l'existence d'une barrière intangible et infranchissable fixée par la situation antérieure. Cependant, passée cette frontière, entre membres de l'aristocratie, l'élite reste à définir et les rituels jouent alors un rôle fondamental. Les pratiques funéraires dans les cités du monde grec des époques classiques et hellénistiques continuent à déterminer des hiérarchies en leur sein. Le tombeau *intra-muros*, qui contrevient à une prescription essentielle de la cité antique, est, au plein sens de ce mot, exceptionnel, réservé en principe à la consécration suprême de notables ou de dirigeants qui ont fondé ou refondé leur communauté. Mais les traits fondamentaux de cette hiérarchie n'ont-ils pas été brouillés à l'époque hellénistique par une banalisation de ce type de sépultures et des honneurs qui lui sont attachés? C'est à cette question qu'entreprend de répondre Pierre Fröhlich par une étude de cas systématique et précise du corpus archéologique et épigraphique. La synthèse qu'il réalise permet une vision complète du phénomène et montre sa grande stabilité jusqu'à l'époque romaine: loin d'être galvaudé, cet honneur nous permet de mesurer combien les cités ont été redevables à leurs aristocraties dans les périls innombrables de ces périodes troublées.

Avec le tombeau de Phorôneus, Marcel Piérart montre les enjeux d'une étude de cas où chaque élément prend son sens: l'inscription en écho à une tradition littéraire et l'emplacement du monument par rapport aux organes essentiels de la ville. L'antique aristocratie du dédicataire ainsi honoré rejaillit sur la cité d'Argos qui, par son héros civilisateur, se place elle-même aux origines de la civilisation à une époque où l'intervention romaine en Grèce rendait nécessaire le rappel des fondements de l'hellénisme.

Or, la naissance d'Argos en tant que cité fut un des sujets d'étude d'Isabelle qui rappelait plus largement dans son projet de recherche que l'époque géométrique, charnière entre le monde mycénien et la Grèce classique, était celle de «l'émergence des grands sanctuaires et d'une organisation des communautés, de la colonisation, de la stabilisation des poèmes homériques et de l'adoption de l'alphabet [...]

1. Par ce terme, nous entendons aussi bien le traitement du cadavre, le matériel accompagnant ou non la sépulture, la forme puis l'emplacement du tombeau ou du cénotaphe et les cultes et manifestations agonistiques liées aux défunts concernés.



en bref celle de la Renaissance grecque après les siècles obscurs, celle donc où se dessine l'hellénisme. » François de Polignac, reprenant une interrogation issue des conclusions d'Isabelle sur Asiné², pose le problème des relations entre Argos et Tirynthe, question qui rejoint celle du territoire argien. Si aucune certitude ne peut être acquise actuellement grâce aux seules données archéologiques, les mythes et leurs variantes ainsi que les rites argiens, nous renseignent sur le lien ambivalent qui unit étroitement les deux cités, Tirynthe est associée à la démesure et à l'ensauvagement, elle est le repoussoir qui justifie l'ordre civique à Argos.

L'idée de renaissance où les communautés, cités ou villes, jouent un rôle fondamental, trouve un écho dans d'autres contextes historiques. Ainsi, Ilaria Taddei montre-t-elle combien la Renaissance florentine s'enrichit non seulement des images mais aussi des concepts de l'hellénisme redécouvert après la chute de Constantinople grâce au travail d'érudits pétris des valeurs de ce paradis perdu. Mais si la Renaissance, en Italie et en France, constitue bien un renouveau des panégyriques urbains, aux XVII^e et XVIII^e siècles, cette littérature encomiastique est battue en brèche par les progrès des sciences géographiques et démographiques qui bannissent une vision subjective de la ville et par ceux de l'autorité royale centralisatrice qui restreint progressivement les marges d'autorité des patriciats urbains. Clarisse Coulomb étudie la dizaine d'éloges produits alors. Elle montre que ces « monuments de papier » se destinaient, au XVII^e siècle, à exalter la célébrité de lieux où l'histoire, comme Dieu, avaient manifesté leur puissance et se satisfaisaient de flatter une urbanité savante, alors qu'au XVIII^e siècle, souligne-t-elle, ils épousèrent une représentation nouvelle de la ville, où la communauté reprenait le pas sur les grands hommes, où l'utilité, l'activité commerciale et le progrès prenaient une place centrale. La fin du siècle a balayé l'image paisible de la ville-cercle qui se dilue dans la nation, emportée par une conception dynamique des évolutions. La disparition de ces éloges marque, là aussi, une rupture fondamentale dans l'histoire des sociétés occidentales.

En suivant la piste du métal dans le monde grec, Isabelle soulignait l'intérêt d'étudier l'objet non de façon statique, dans une seule de ses dimensions, mais d'en retracer le parcours de l'amont, la fabrication, le commerce, mais aussi les influences, jusqu'à l'aval, le devenir de celui-ci, parfois employé hors des usages et des représentations de la société, qui l'a produite dans un cadre totalement différent, où il prend alors un autre sens ou une nouvelle dimension. L'objet comme l'artisan voyageant et changeant au contact de l'altérité, c'est pourquoi le dernier volet de cette étude a été consacré aux voyages et aux échanges culturels. Maria Paola Castiglioni retrace la route des offrandes des Hyperboréens à Délos en reprenant

2. « Insoumise Asiné? Pour une mise en perspective des sources littéraires et archéologiques relatives à la destruction d'Asiné par Argos en 715 avant notre ère », *OAth* 29, 2004, p. 73-88.



les sources littéraires et les mythes. Elle en propose une lecture historique qui donne un sens à la « *pompé* » religieuse qui suit un long périple en Adriatique en démontrant que les versions du récit témoignent d'une protohistoire des contacts du monde hellénique avec l'Europe du Nord, d'une relation placée sous l'égide d'Artémis, contrôlée par les Eubéens : à l'époque historique, les routes changèrent mais les mythes et les rites gardèrent la trace du passé.

La transmission d'objet et l'itinéraire constituent donc une matérialisation du contact culturel entre les Grecs et l'altérité aux marges du monde. Dans le même ordre d'idée, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, le voyage témoigne d'un autre monde, distinct par l'organisation, la religion ou encore révolu. Ce thème a donné naissance à des contributions variées. Noëlle Deflou-Leca a ainsi étudié un parcours, celui d'un abbé, d'importance secondaire dans la tradition des rénovateurs clunisiens, Heldric, qui alla d'Italie à Auxerre où il opéra de multiples réformes, mais, pour sa part, c'est dans son nouvel apostolat qu'il doit être saisi car ses liens d'origine semblent très ténus. Du reste, le voyageur n'est pas toujours un témoin fiable. Ainsi le « pèlerinage » à La Mecque de Ludevico di Varthema soulève bien des problèmes : il a arrangé la vérité à son usage estompant sans doute ce qui le dévalorisait mais, surtout, offrant à son lecteur ce qu'il attendait du récit coloré d'un voyage en ce lieu saint. L'Orient devenu musulman est aussi la destination des voyageurs du XVIII^e siècle partis à la redécouverte de l'Antiquité à Milàs, l'ancienne Mylasa, qu'étudie Fabrice Delrieux. Voulant retrouver la source de l'hellénisme micrasiatique par-delà des réalités aventureuses et pittoresques d'un voyage dans l'Empire ottoman, ils témoignent surtout de leur temps et de ses préoccupations, même si leurs relevés de monuments disparus, avec quelques précautions d'usage, demeurent précieux pour les générations suivantes. D'une même façon, Olivier Forlin montre bien que le regard que les intellectuels français des années 1940 à 1960, portent sur l'Italie d'après-guerre, résulte aussi de leurs attentes : après une période d'évaluation qui correspond aux lendemains du conflit, chacun recherche dans la voisine transalpine ce qu'il espère y voir, les forces italiennes du renouveau pour les intellectuels de gauche, l'Italie éternelle pour ceux de droite, heurtés par la modernisation de la Péninsule. Cependant tous les regards convergent vers le Sud, qui cristallise aussi bien les désirs de réforme de la gauche que la nostalgie d'un monde pétri de christianisme de la droite. C'est la richesse et la complexité de l'Italie d'après-guerre qui a autorisé des représentations aussi opposées. Le voyage forge aux deux sens du terme, s'il est une découverte, il peut transformer le regard, mais, dans d'autres cas, il conforte les acquis et les certitudes, martelant les arguments d'une conviction désormais ancrée.

Cependant, les échanges ne se bornent pas au voyage et, comme dans l'époque géométrique, des métissages culturels ont eu des retombées originales, aux marges



de l'hellénisme ou de l'empire romain. C'est ainsi que Laurianne Sève étudie, au travers du sanctuaire d'Aï Khanoum, la vie religieuse des Grecs en Bactriane. Le sanctuaire, fondé à l'époque séleucide, intègre dans son architecture et dans son culte de nombreuses pratiques étrangères au monde hellénique. Certaines installations religieuses fondamentales, comme l'autel, y paraissent marginales, le sacrifice civique de gros animaux n'a pu être prouvé, en revanche, certains traits de l'architecture ou du dépôt d'offrandes ne peuvent s'expliquer que par des comparaisons avec des techniques iraniennes ou même mésopotamiennes et des rites liés au proto-zoroastrisme. Le « Zeus » d'Aï-Khanoum semble avoir une identité complexe qui permet aux Grecs comme aux Bactriens de trouver place dans le culte ; il témoigne en outre de la souplesse et de l'adaptabilité de la religion grecque. La question des identités se pose également dans l'Afrique romaine. François Bertrand peut retrouver dans une zone en cours d'intégration à la fin de la république, la confédération cirtéenne, la trace des apports italiens successifs qui jouèrent un rôle déterminant dans l'assimilation de ce nouveau territoire. Enfin, reprenant l'image d'Ulysse, archétype homérique de l'exilé, voyageur forcé, Anne Lemonde étudie l'exil et le bannissement dans le cadre de l'évolution des pratiques coercitives et judiciaires du Dauphiné médiéval. Elle entrevoit là l'ébauche d'une raison du droit ou d'un usage raisonnable du droit qui réaffirme sa mission irénique d'harmonie sociale.

Ce recueil est donc le fruit d'une rencontre, ou plutôt de multiples rencontres, entre Isabelle et chacun des participants qui a, pour lui rendre hommage, suivi les pistes qu'un amical débat ou une lecture de ses travaux avaient défrichées. Il en ouvre de nouvelles, qui, nous l'espérons, seront encore les échos indirects des interrogations d'Isabelle Ratinaud-Lachkar et peuvent transformer ce livre d'hommages en ferment d'avenir.